

# DRAFT

## MIGRATIONS INTERNATIONALES ET DEVELOPPEMENT. ENTREPRENEURS ECONOMIQUES ETRANGERS EN AFRIQUE NOIRE

*Par Blaise-Jacques NKENE - GRAPS-Université de Yaoundé II*

Au lendemain des événements de CEUTA et MELILLA, la question des migrations internationales s'est brutalement retrouvée au centre de l'actualité internationale. Des propres termes du Secrétaire Général des Nations-Unies KOFFI ANNAN<sup>1</sup>, il s'agit "d'un très grave problème, un sujet très brûlant" concernant de manière générale, quelques "deux-cents millions de personnes vivant actuellement hors de leur pays ". L'intérêt subit de la communauté internationale par rapport à cette situation est sans doute lié au caractère spectaculaire et tragique engendré par l'assaut dans la nuit du 28 au 29 septembre 2005 de près de ces 2000 migrants africains aux frontières de CEUTA et MELLILA, les deux enclaves espagnoles de la côte marocaine.

Pourtant, à bien voir, il ne s'agit là à proprement parler que d'une très infime partie de l'ensemble de flux migratoires qui se déploient depuis des siècles sur le continent africain. Moins spectaculaires et forcément moins visibles, ces derniers n'intéressent que très peu la communauté scientifique. D'énormes flots humains déferlent en effet au quotidien d'Ouest en Est, du Centre au Sud, de l'Est au Centre de ce continent sans qu'on prête, à notre avis l'attention qu'ils méritent. Le présent papier a, d'un point de vue scientifique, une triple ambition:

- Ramener cette question au centre des préoccupations de chercheurs
- Inverser la problématique classique de l'exit dramatique, du séjour et du retour tragique des migrants
- Montrer qu'il existe des aspects largement positifs de ces dynamiques migratoires, notamment en terme d'apport économique.

---

<sup>1</sup> Conférence de presse, Bernes, 7 octobre 2005

Notre objectif ici est de montrer que l'étude des migrations à travers le binôme migration-développement permet de sortir du pessimisme ambiant qui a cours dans le continent africain et, surtout, permet d'envisager des perspectives positives en matière de déplacements des individus. On se propose d'effectuer une visite dans ces espaces sociaux et économiques investis et reconstruits par les nouvelles figures d'entrepreneurs économiques migrants en Afrique subsaharienne, aux fins de rendre compte des migrations et de leur impact sur les processus de développement en général, en insistant sur les différentes formes de représentations qu'elles induisent et leurs possibilités à lutter contre la pauvreté ambiante dans les milieux urbains africains en particulier.

L'hypothèse que nous avançons est donc celle des profits réciproques induits de l'activité économique des migrants dans le pays d'accueil, comme celle générée par de nombreux Nigériens IGBO qui déferlèrent à Douala (Cameroun) à la suite de la guerre du BIAFRA, et qui dominent aujourd'hui plusieurs secteurs commerciaux dans cette ville. On a en effet très souvent oublié que ces derniers pouvaient, notamment lorsque leur séjour est indéfiniment prolongé, et, surtout, lorsqu'ils ne constituaient véritablement pas de menace sérieuse pour le pays d'accueil, se muer en de remarquables acteurs économiques ; bref, devenir de potentiels vecteurs d'amélioration de conditions de vie, aussi bien pour eux-mêmes que pour les nationaux.

Incontestablement la population étrangère<sup>2</sup> la plus importante en nombre dans cette ville, ils y déploient depuis de nombreuses années, une importante activité commerciale caractérisée par diverses stratégies qui combinent à la fois l'informel et le formel, l'illégalité et la légalité, avec, surtout, comme caractéristique majeure, une forte tendance à la fraude et à la contrebande. La profonde incrustation des migrants nigériens dans le « secteur réel

---

<sup>2</sup> L'exercice de dénombrement des étrangers est un exercice particulièrement frustrant en ce qui concerne l'Afrique subsaharienne. L'indisponibilité de registres d'état civil combinée à l'absence d'appareils statistiques fiables, ne permet pas d'avoir des chiffres précis sur la populations nationales et a fortiori des étrangers nigériens évoluant dans la plupart de temps dans la clandestinité. Si de manière générale les nigériens constituent au Cameroun la population étrangère la plus importante, leur concentration est extrêmement différenciée, montrant des densités diverses suivant les régions et suivant les groupes ethniques. les nigériens constituent au Cameroun la population étrangère la plus importante. Estimés à environ 3.000.000 sur une population totale de 15.000.000 d'habitants, leur distribution spatiale n'est pas homogène, montrant des concentrations les plus significatives dans les provinces du Sud-Ouest, du Nord-Ouest, de l'Extreme- Nord et, de plus en plus dans la province du Littoral dont Douala est le chef-lieu. Ainsi, sur près de 400.000 étrangers que l'on compterait dans la ville de Douala, jusqu'à 200.000 seraient d'origine IGBO, sur une population totale estimée à 1.500.000 habitants.

informel » et le "secteur réel formel" de cette ville cosmopolite a remarquablement déteint sur la bigarrure de son tissu économique, et y a finalement imprégné une forte couleur de « biafrais ». Il faut noter ici que c'est surtout durant la crise économique qu'a traversé le Cameroun ces dernières années (1985-1995) que leur importance s'est nettement ressentie et a remarquablement fait accroître leur visibilité dans une sphère socio-économique largement marquée par un accroissement exponentiel de groupes vulnérables devenus, dans cette conjoncture, fortement dépendants de ces migrants IGBO.

Notre démarche (pour l'instant) largement qualitative se situe dans une perspective socio-économique et, s'appuie sur une pré-enquête effectuée auprès de quelques ménages locaux, eux-mêmes choisis selon la méthode des quotas et sur la base de l'Enquête Budget-Consommation 1983/1984. Ensuite, nous avons, à partir des principaux marchés de la ville de Douala (Lagos, Camp Yabassi, Mboppi) tenté de dégager les vecteurs de la régularité des produits et les intervalles des prix des produits « made in Nigeria » ou en provenance du Nigeria avec les autres. Les récits de vie et les entretiens semi-directs auprès des IGBOS évoluant au principal dans la contrebande nous ont permis de compléter nos enquêtes. On présentera dans un premier les conditions et le contexte de cette contribution économique, avant de voir dans un second temps son impact sur les migrants IGBO eux-mêmes et sur les populations locales.

## **I- STRATEGIES MIGRATOIRES D'ENRICHISSEMENT INDIVIDUELLES, INSCRITES DANS DES LOGIQUES DE REUSSITE COLLECTIVE.**

Au lendemain de la guerre du Biafra, la motivation de l'exit des IGBOS du Nigeria qui fut la sauvegarde de leurs vies et la recherche d'un mieux-être ailleurs s'est, pendant leur séjour à Douala, commué en une recherche effrénée d'acquisition d'un bien-être, d'accumulation obsessionnelle du CFA. Cela s'est traduit concrètement par la ruée vers l'exercice des activités commerciales où ils ont pu, au fil du temps, tirer de bénéfices considérables. La fuite vers Douala est ainsi devenue la ruée vers le CFA, un CFA d'autant

plus facile à amasser que ni les populations, ni l'Etat camerounais n'ont jamais véritablement songé à réguler sérieusement leurs activités au demeurant essentiellement informelles.

#### A- CONSTITUTION DE FORTUNES PERSONNELLES...

On est immédiatement frappé, lorsqu'on chemine l'axe qui va du quartier YABASSI au quartier NGODI, par le nombre important de maisons de commerce détenues par les IGBOS vivent dans la ville de Douala. Initialement convertis dans les petits métiers à leur arrivée afin survivre dans un environnement nouveau, les migrants IGBOS ont progressivement mis en place d'importantes filières marchandes qui s'étendent du Nigeria au Cameroun et qui sont à la base de leur pouvoir économique dans cette ville. Mais ce déploiement dans le commerce est avant tout, à leurs yeux, une activité menée dans le sens des intérêts individuels bien compris. Au-delà de leur situation de « migrants de survie », qui permet de comprendre ce comportement, il y a lieu de prendre en compte l'instrumentalisation du « self » (catégorie socio-culturelle issue du Igboland) qui expliquerait ce glissement de statut de parias à celui riches commerçants en terre d'accueil. Définissant ses quatre types de citoyenneté en rapport avec le politique, James Rosenau met en exergue la « citoyenneté égocentrique » comme une des principales modalités de l'« orientation préférentielle ». Il faut y entendre, la priorité qu'un individu accorde à soi dans la société dans laquelle il vit. Une importance particulière est ici « attachée à l'intérêt personnel ainsi que le peu de considération qui est apporté au bien-être de la collectivité ». Expression moderne des théories néo-utilitaristes<sup>3</sup>, l'idée d'une poursuite des intérêts personnels n'est en effet pas dénuée de pertinence. L'extension de ce statut à des registres autres que la participation au pouvoir, par exemple économiques ou sociaux peut permettre de comprendre les stratégies individualistes de séjours des migrants IGBO à Douala. L'observation de leurs comportements montre des stratégies tout à fait similaires, tendant à faire entrevoir que certains de leurs actes sont fondamentalement dictés par des intérêts personnels, et

démontrant parallèlement leur relative indifférence aux appels multiples et diversifiés des autres structures sociales.

### *IGBO ( I BEFORE OTHERS )*

A la base de ces stratégies, l'instrumentalisation de la notion du « self » que l'on retrouve dans la tradition IGBO. A titre d'exemple, les maisons de commerce, même si elles emploient un nombre important de personnes, restent la propriété d'un individu qui l'incarne et le représente aux yeux de ses congénères. Les écriteaux « IKE and sons », « ANALE Spare Parts International », « ODIMA Tradings », « OKWARACHI Electronics », « UWE Timbers » qui jonchent les bordures de routes de ces quartiers expriment très précisément cet objectif observable à partir des dénominations personnalisées, individualisées. La principale référence dans cette hypothèse est l'individu, entendue comme entité primordiale qui doit forger personnellement son destin, afin d'attirer respect et admiration envers les autres (onwe onye). On assiste ici au développement d'un type d'individualisme forcené qui, tout en n'excluant pas forcément les logiques étatiques ou associatives, obéit d'abord à un attachement et à un projet migratoire basé sur une réussite fondé sur soi-même (selfhood). La réussite personnelle de réfugiés IGBOS comme « Hello » ou encore « Odjukwu » partis de rien et dont leurs imposants immeubles contrastent avec les constructions aformes des populations locales au quartier Ngodi<sup>4</sup> correspondent à ce type de trajectoire, basée sur le culte de l'individualisme. L'hypothèse de la mobilisation de ces catégories socio-culturelles durant leur séjour migratoire à Douala voudrait ériger le réfugié IGBO en acteur rationnel, c'est-à-dire suffisamment libre de déterminer sa trajectoire d'accumulation. Il s'agit ici des stratégies individuelles mises en œuvre par des acteurs sociaux, sur la base d'un ensemble de rationalités diversifiées et dont la finalité est l'optimalisation de leurs intérêts. C'est dans ce sens qu'il faudrait comprendre notre analyse qui se réfère certainement aux catégories socio-culturelles sans pourtant se réduire à une analyse culturaliste. Ce regard sur les catégories socio-culturelles IGBOS (Anyanwu et Aguwa, 1993, Upata 1998 ; Obododimma, 2000) fait

---

<sup>3</sup> Voir schumpeter (Joseph), Capitalisme, Socialisme et démocratie, Paris, Payot, 1965

apercevoir l'importance de ce type de croyance pour soi (self) qui légitime l'individualisme, gage de la réussite en terre étrangère.

Par ailleurs, le « struggle for life » couramment répandu dans le IGBOLand implique une compétition de l'individu contre tous, autre voie pour une reconnaissance et une légitimation sociale. On comprend dans cette perspective que, la lutte implacable entre IGBOS eux-mêmes soit socialement légitimée, montrant par là que le « I before others » n'est pas un slogan creux. Il s'apparente d'ailleurs à une forme de vertu qui prend ses racines dans la société d'origine et acquiert une importance particulière en situation de diaspora, comme on peut le voir à Douala. Autre indice de cet individualisme forcené (ichi oso) des IGBOS à Douala et qui est parfois poussé à des proportions insoupçonnables, le nombre impressionnant de litiges entre migrants IGBOS non solutionnés par leurs leaders d'associations et qui se retrouvent par la suite dans les commissariats de la place (spécialement commissariat du 6<sup>ème</sup>, du 4<sup>ème</sup> et du 2<sup>ème</sup> arrondissement) Il semblerait notamment que durant le séjour migratoire, « le struggle for life » soit avant tout une compétition entre IGBOS avant d'être un combat pour la vie ou la survie tout court. L'attachement pour soi-même n'est donc pas, dans la vision IGBO, constitutif d'un vice. Il est même vertu, surtout lorsqu'il est précédé par une réussite basée sur le travail, l'endurance et les obstacles surmontés. Le courage sous-jacent à cette idée renforce l'idée suivant laquelle l'individu doit s'affirmer par son goût pour le risque et sa capacité à braver les obstacles. La figure du Trickster faite de duplicité, de ruse illustre assez bien cette vision des choses. Les « bonnes raisons » qui l'amènent à ériger son égo comme référent prioritaire semblent inscrites dans les trajectoires migratoires où en fin de compte, c'est la réussite personnelle qui compensera l'« exit » douloureux du terroir (Prieswerk, Y et Sauvain-Dugerdil, 1993). Il en a résulté un marquage impressionnant de la ville de Douala de la présence IGBO dont les maisons de commerces, remarquablement achalandées aussi bien en « Genuine » qu'en « Tokoumbo », ne trompent guère sur l'importante masse financière qu'elles brassent. On peut ainsi lire sur les panneaux publicitaires qui les trouvent dans les

---

<sup>4</sup> Quartier jouxtant le Camp Yabassi et qui est apparu depuis de nombreuses années comme le second réceptacle des immigrants IGBOS dans la ville de Douala cadastrée.

principaux marchés de Douala (« Lagos », « Mboppi », « Yabassi ») « Chukwu T. Motors Unlimited », ou encore « Okesonic world Limited », « Odgebode Universal Pictures », « Igwe General Motors Box 995 746 75 Atlanta USA ; « Njaka Spare parts Box 009234 997568 Onitcha, Nigeria » ; « Okonkwo Box 001 81 Japan Ltd, « Odge Sound International » etc... Les patronymes « Odgebode » « Okesonic » « Chukwu » « Igwe » qui précèdent ces inscriptions traduisent le caractère légal de leur activité, mais surtout la légitimité d'une réussite personnelle basée sur l'accumulation privée. Le nouveau statut de « grands commerçants » des migrants devenus aussi des « big men » dans les sens de SALHINS a des représentations importantes sur les populations et même sur les autorités, qui les associent désormais dans la gestions des activités locales. Ils sont ainsi régulièrement consultés, notamment à travers leurs « CHIEFS » pour les affaires de la cité ou de leurs circonscription administratives.

#### *LE « SETTLEMENT »*

Le « settlement » est le mécanisme traditionnel par lequel se reproduit cette accumulation à l'échelle individuelle, et ne peut réellement être concevable suivant les modèles culturels IGBOS que lorsqu'il est basé sur des structures familiales, ethniques ou alors professionnelles. C'est, de manière caricaturale, une récompense faite au « boy » par son « Hoga », après un certain nombre d'années de travail pour le compte de ce dernier. Généralement, il s'agit de l'ouverture d'un commerce par le « Hoga » pour le compte du « Boy », et de l'insertion de celui-ci dans les réseaux marchands comme commerçant autonome. La patience, l'endurance, mais surtout la confiance des parties au contrat caractérisent de ce type de rapport. C'est dans le cadre de l'apprentissage sous la houlette du « Hoga » que le « Boy » assimile les recettes de l'accumulation, devenue pendant le séjour, la finalité ultime. Ainsi, pour le réfugié IGBO, l'acharnement sur le CFA est assez exceptionnel. Tout peut, à l'occasion être mis en oeuvre en acquérir. Certains dictons populaires de la ville de Douala soutiennent qu'« un « biafrais » ne change jamais un billet de 10.000 cfa qui entre dans sa poche » comme pour montrer leur attachement quasi-obsessionnel à de l'argent ». Cette forme d'accumulation aux allures maniaques explique son ethos de munificence qui est, dans ce contexte, caractérisé par un fonctionnement

minimum : Il mange à peine, afin d'épargner pour la cotisation du dimanche qui réunit les membres de la communauté ou pour la cotisation journalière qui rassemble les commerçants de la même rue. Cet argent alimente ensuite les comptes de « biafrais » principalement à la CITY BANK ou encore à ECOBANK, puis envoyé à Onitsha, Owerri, Aba, etc... à des fins de construction des maisons de retraite ou encore réinvestit dans les affaires. L'édification des immeubles dans certains villages nigériens à l'instar d'ENHUYI par ces « EWE CAMARO » montre bien la spectaculaire accumulation faite en un laps de temps par ces migrants à Douala.

### B-... REPOSANT SUR DE REDOUTABLES RESEAUX MARCHANDS

L'observation du séjour des migrants IGBO dans la ville de Douala montre la mobilisation de deux types de structures référentielles, qui sont pour les unes très visibles (« exhibitionnistes ») et, presque invisibles pour les autres (« skill ») Les structures facilement repérables s'apparentent aux associations et corporations, alors que celles qui le sont moins sont constituées d'un ensemble des réseaux multiformes et multifonctionnels. On désignera les premières par le terme « appareil » et les secondes par le terme « réseau<sup>5</sup> » (Lemieux V, 1999) La variété des connections de ces dernières et leurs ressources font entrevoir des structures d'une capacité d'attraction redoutable, qui concurrencent de façon significative les structures formelles. Ils mettent en place des formes de solidarité sans territoire, puisqu'ils s'étendent du Nigeria au Cameroun, multifonctionnels parce qu'ils ont tantôt pour finalité d'apporter une aide matérielle, ou servant parfois de structures d'encadrement social ou spirituel, mixtes parce qu'ils mettent en place diverses composantes qui peuvent concerner des liens de parenté, ethniques, professionnels, religieux, et surtout commerçants etc.

Les réseaux marchands constituent ici les charpentes invisibles à travers lesquelles se mettent en place des filières commerçantes spécialisées tels que la casse-automobile, les



pièces électroniques, la pêche où ils dominent numériquement et financièrement. Ils mettent en place des économies souterraines, ayant des arrières-bases situées tantôt au Cameroun, tantôt au Nigeria ou encore en Asie. Ces réseaux commerçants sont des instruments fondamentaux dans l'activité des migrants IGBOS et où la confiance (trust) réciproque est une valeur cardinale dans leur fonctionnement. Un sorte de loi de l'omerta garantit l'opacité qui doit caractériser le réseau, et en faire un instrument de travail en commun. Ce « trust » assure la pérennité du réseaux, lui-même gage de réussite collective.

Nous avons par exemple visité de l'intérieur la filière de pièces électroniques qui malgré les apparences, brasse de sommes astronomiques dans un secteur d'activité faussement considéré comme « secondaire ». En général la filière de pièces électroniques fonctionne suivant 2 options : la vente de pièces d'imitation fabriquées sur place au Nigeria et la vente de pièce « d'origine » en provenance d'Asie. Le concept « origine » renferme deux significations : il désigne tantôt des pièces neuves, c'est-à-dire celles provenant des industries manufacturières asiatiques, tantôt des pièces de seconde mains (TOKOUMBO) recyclées par leurs propres soins. Elles sont les plus nombreuses sur le marché et représentent les produits sur lesquelles ils font l'essentiel de leurs bénéfices. Dans la première catégorie (made in Nigeria) les pièces électroniques sont fabriquées sous commande par des industries artisanales basées presque toutes dans le Sud-Est du Nigeria (Owerri, Aba, Onitcha, Imo etc..) Dans cette dernière catégorie, les pièces sont d'abord importées au Nigeria, stockées dans la majeure partie de cas à ALABA INTERNATIONAL MARKET, avant d'être réexpédié sur Douala via Onitcha ou Calabar (Port Harcourt). Elles coûtent en général 2 à 3 fois moins cher que celles qui sont importées d'Asie et qui sont réputées « originales ». L'une des caractéristiques majeure de cette filière, c'est le contraste entre la petite masse de la marchandise convoyée et sa valeur plutôt importante, ceci en comparaison avec d'autres filières comme celle des produits cosmétiques plus voyants ou plus visibles, mais dont la valeur marchande est largement moindre. Les migrants IGBOS impliqués dans ce commerce (discret) de pièces électroniques réalisent, comme leurs

---

<sup>5</sup> A la différence des associations et corporations que l'on peut ranger dans la catégorie des appareils et qui sont essentiellement tournées vers l'extérieur, les réseaux sont plutôt tournés vers l'intérieur. Dans ce sens, lire Lemieux (Vincent) Réseaux et

homologues de la casse automobile ou ceux exerçant dans la vente des hydrocarbures (« zoua-zoua », « fédéral ») un important chiffre d'affaire. Mais, si les raisons de cet enrichissement peuvent être nombreuses, tout semble néanmoins se jouer dans la constitution de monopoles, notamment en matière d'approvisionnement. Les monopoles permettent de maintenir l'exclusivité de la commercialisation d'un produit, d'en contrôler les prix en amont et en aval; et, au besoin de créer comme d'habitude des pénuries artificielles pour ensuite spéculer. L'observation des commerçants IGBOS du Camp Yabassi de Douala permet de mieux cerner le processus. C'est que, contrairement à leurs homologues camerounais qui exercent en rang dispersés, les nigériens se regroupent en des organisations marchandes pour adopter des stratégies communes. Ils peuvent alors réduire de manière significative les frais d'achat, de transport, de douanes et donc les coûts finaux. Cela leur permet de pratiquer des prix bas, d'évacuer parallèlement toute concurrence et de créer un monopole dans la filière. Il en est ainsi de certains produits de première nécessité comme les sandales (« mina you »), les cosmétiques (« karibu »), les écrevisses (« mandjanga »). La seule possibilité de survie pour les concurrents camerounais dans cette hypothèse réside dans une alliance avec eux. Cela justifierait leur omniprésence à Maiduguri, à Djamena, à Yaoundé, à Libreville ou à Douala où ils font presque toujours de bonnes affaires!

Si l'accumulation à partir d'une position de parias (migrants) apparaît comme une situation assez singulière, il faut dire que la méthode qui consiste en la conversion de ce capital en ressources relationnelles par ces migrants IGBOS est également fascinante, notamment en terme de stratégies séjour pour des personnes qui au départ n'en demandaient pas plus que pour leur survie.

## II- EFFETS MULTIPLICATEURS INDUITS POUR LES POPULATIONS

### HOTES

Deux principales modalités renseignent sur la contribution économique des migrants IGBOS dans la ville de Douala. La première s'analyse en un approvisionnement régulier de la ville de Douala de certains produits de première nécessité, et ensuite la pratique de bas prix qui aide considérablement les « groupes vulnérables » à survivre dans un contexte de crise économique avérée.

#### A - APPROVISIONNEMENT GARANTI ...

Par « groupes vulnérables », nous entendons la catégorie des personnes compressées, de diplômés en chômage ou sous-employés et les chômeurs chefs de famille. Il s'agit en réalité là de la situation de la majeure partie de la population de la ville de Douala, confrontée depuis la moitié des années 1980 à des difficultés économiques extrêmes. En effet, la crise économique qui se déclenche au Cameroun touche d'abord les populations urbaines, avant d'irradier les zones rurales. La fermeture systématique des industries du quartier Bassa-Douala couplée aux conditionnalités imposées par le PAS marquait dès ce moment le début d'un cycle de paupérisation jusque-là inconnu. La diminution drastique du pouvoir d'achat des populations a donc entraîné des réajustements de comportements, notamment ce qui est de la consommation. C'est précisément à ce moment que la visibilité des migrants IGBOS s'est accru sur le champ économique et social, et, s'est manifestée par un approvisionnement régulier de produits de première nécessité auprès des populations locales. Par ordre d'importance, on peut mentionner l'approvisionnement en médicaments aux fins de la résorption des problèmes de santé. On doit aussi dire que, déjà avant l'avènement de cette crise économique, les problèmes de santé publique constituaient une véritable gageure au Cameroun et, les milieux urbains considérés comme des zones sinistrées. Ces problèmes se sont d'ailleurs décuplés dans la ville de Douala avec

l'apparition du SIDA, dont le coût des soins véritablement prohibitif avait transformé les hôpitaux en mouiroirs, laissant les populations dans le désarroi. Pour comprendre leurs rapports aux produits « biafrais », nos entretiens insistaient généralement sur la nature des médicaments qu'ils consommaient en cas de maladie et, surtout, les endroits où ils se les procuraient. Une tendance lourde est apparue lors des dépouillements de notre pré-enquête et nous a fait comprendre que près de 90% des enquêtés allaient au « GAZON ». Le « GAZON » est situé à l'entrée principale du marché « Lagos » (centre commercial le plus important de la ville de Douala) et spécialisé dans la vente de produits pharmaceutiques en provenance du Nigeria. Espace d'environ 1000m<sup>2</sup>, le « GAZON » a la caractéristique d'être occupé par des commerçants camerounais ( Bamilekés et anglophones du nord-ouest pour la plupart) mais dont les principaux fournisseurs sont IGBOS. La popularité de ce lieu de commerce, son attraction est le fait de l'importante quantité et de l'importante variété de médicaments qui s'y trouvent. Il symbolise parallèlement le marquage de l'espace commercial de la ville de Douala par ces IGBOS.

« Mêmes les médecins viennent s'approvisionner ici depuis que les antibiotiques ont doublé de prix à la pharmacie » tiens à nous le faire savoir un vendeur spécialisé dans les produits en générique contre les MST et le SIDA. A la question posée de savoir l'origine de leur marchandise, il répond évasivement « c'est les biafrais. Non ? » comme pour marquer son étonnement et que pareille question fut posée. En effet, c'est une évidence dans la ville que ce type de commerce est leur monopole et, ni les campagnes de santé publique initiées par les pouvoirs publics aux fins de décourager cette activité réputée « dangereuse » pour la santé, ni les multiples assauts de forces de l'ordre n'ont pu arrêter ce commerce illicite qui progresse paradoxalement, comme on peut le voir avec la démultiplication dans la ville de Douala des points de vente des produits pharmaceutiques illicites issus de cette contrebande.

« Au « GAZON », nous lance péremptoire un client, on trouve tous les produits qu'on veut, contrairement aux pharmacies qui sont toujours foirées... En plus ils dérangent avec leurs histoires d'ordonnance. Parfois, ils ont le produit demandé, mais ils refusent de vous le vendre parce que c'est un produit de la catégorie A...Vraiment ces gens dérangent... Ici au « GAZON », le gars te donne ce que tu veux et te dit comment

prendre ton médicament et ça marche !!!... Vraiment sans les « Biafrais », on serait déjà tous morts ici...Est-ce que vous savez que même les docteurs (personnel subalterne des hôpitaux en particulier) viennent acheter les trucs ici pour les revendre aux malades ? ».

Mais un débat subsiste au sujet de l'efficacité de ces médicaments en provenance du Nigeria. En effet, des évènements tragiques ont lieu à la suite de leur consommation, comme la prise d'un vermifuge « made in Nigeria » qui provoqua le décès de 3 enfants à Bertoua (Est-Cameroun) Des médecins-biologistes et de manière générale les autorités, attestent également de la « dangerosité » de ces médicaments ; mais en vain, puisque le pouvoir d'achat des populations ne leur permet pas de se rendre dans les Centres de santé officiels où les médicaments sont à coup sûr hors de leur portée. Ce qui semble plus vrai, c'est que certains de ces médicaments « Biafrais » sont importés d'Inde et du Brésil et seulement ensuite réexportés vers Douala. Mais, lorsque cette gamme de produits fabriqués en Inde ou au Brésil se retrouve fort curieusement dans les services hospitaliers publics sous la même forme de produits génériques, on ne peut être que sceptique face aux allégations officielles, au sujet de ces produits systématiquement étiquetés de « biafrais » donc « mauvais » et « dangereux ».

Au demeurant, le plus important ici et que nous souhaitons montrer, c'est que les représentations des populations locales sur ce sujet sont imperturbables, et tendent à magnifier l'importance d'une communauté de migrants qui, peu ou prou trouve, des solutions concrètes (même si on peut penser qu'elles sont d'une efficacité relative) à certains de leurs problèmes quotidiens. La même analyse peut être faite dans le domaine de pièces détachées d'automobiles, de pièces électroniques, de produits cosmétiques, de produits alimentaires de première nécessité comme le poisson fumé, les écrevisses etc...où les migrants IGBOS résolvent, à partir des positions informelles les problèmes des populations locales. Les prix « très abordables » de leurs produits semblent aussi justifier pareilles représentations dans cette ville.

## B-...A DES PRIX EMINEMMENT BAS

Comment faire face à l'inflation des prix dans la ville de Douala et à la diminution corrélative des pouvoirs d'achat ? Les populations locales ont, dans cette perspective, répondu spontanément à cette question par l'inscription de leurs habitudes de consommations dans les produits « Biafrais », ou encore « la BABA<sup>6</sup> ». Leur caractéristique principale est qu'il s'agit de produits d'imitation, fabriqués pour la plupart dans les forges d'Owerri, d'Aba, d'Imo et donc la fiabilité douteuse est de notoriété publique. Les personnes interrogées sur leur usage expliquent d'ailleurs qu'elles sont bien informées de la mauvaise qualité de ces produits, mais ne peuvent s'en passer à cause des prix « trop élevés » des produits dits « d'origine » présents sur le marché. L'exemple le plus marquant est la consommation généralisée à Douala, de l'essence de mauvaise qualité appelée « zoua-zoua » ou encore « fédéral ». Les dégâts susceptibles d'être causés par ce « zoua zoua » sont connus de tous, mais sont passés outre à cause de leur prix bas et « abordables » pour les populations locales. En 1990, un litre de « zoua-zoua » issu de la contrebande coûtait 150 CFA alors que celui vendu dans les stations coûtait 350 CFA. La marge entre l'essence d'origine et l'essence en provenance du Nigeria était d'environ 200 CFA. Une marge bien trop importante pour obliger les « vulnérables » populations locales à vivre selon leur niveau de vie, c'est-à-dire à s'accommoder des produits « biafrais » dans leur quotidien. Autre indice de cette accommodation aux mauvais produits « biafrais » mais bon marché, la consommation de gammes entières de produits cosmétiques fortement douteux, mais qui peu ou prou, résolvent les problèmes des ménages locaux. La comparaison ci-dessous dressée entre produits dits « d'origine » et ceux dits « biafrais » permet de se faire une idée sur la disparité des prix et permet de comprendre la tendance pour les citoyens appauvris à consommer « biafrais ».

---

<sup>6</sup> « Baba » ici est un acronyme de Babaguinda, ancien chef d'Etat du Nigeria. Il désigne alors, dans le contexte de la ville de Douala les produits d'imitation et qui sont de mauvaise qualité .

**Intervalles des prix entre produits cosmétiques « originaux » et « imitations »  
nigérianes sur le marché local.**

<b>NATURE PRODUITS</b>	<b>PRIX PRODUITS D'ORIGINE</b>	<b>PRIX PRODUITS IMITATION</b>
<b>KLORANE</b>	<b>10.000 CFA</b>	<b>5.500CFA</b>
<b>DIADERMINE</b>	<b>5.000 - 6.000 CFA</b>	<b>3.200</b>
<b>PERFECT BALANCE</b>	<b>15.000 - 20.000 CFA</b>	<b>4.000- 4.500 CFA</b>
<b>NEW AGE</b>	<b>15.000 - 20.000 CFA</b>	<b>4.000- 4.500 CFA</b>
<b>HALOG</b>	<b>3.500- 4.000 CFA</b>	<b>2.500 CFA</b>
<b>CHANEL N°5</b>	<b>35.000 CFA</b>	<b>5.000 CFA</b>
<b>HERMES</b>	<b>35.000 CFA</b>	<b>5.000 CFA</b>
<b>SAMSARA</b>	<b>25.000 CFA</b>	<b>4.000 CFA</b>
<b>CARIBU</b>	<b>1.500CFA</b>	<b>700 - 600 CFA</b>
<b>KLORANE</b>	<b>3.000 CFA</b>	<b>2000- 2.500 CFA</b>
<b>PHARMAPUR</b>	<b>1.000 CFA</b>	<b>600 CFA</b>
<b>ISLAND BEAUTY</b>	<b>4.000 CFA</b>	<b>2.500 CFA</b>
<b>SELSUN</b>	<b>2.950 CFA</b>	<b>1.800 CFA</b>
<b>PALMOLIVE</b>	<b>2.500</b>	<b>1.500</b>
<b>TIMOTEI</b>	<b>2.500</b>	<b>1.500</b>
<b>DARK AND LOVELY</b>	<b>10.000- 8.000</b>	<b>4.500</b>
<b>JUST FOR ME</b>	<b>10.000 –8.000</b>	<b>5.000</b>
<b>GLYCERINE DEMEL</b>	<b>1.900</b>	<b>1.300</b>
<b>GLYCERINE COOPER</b>	<b>1.900</b>	<b>1.300</b>
<b>TCB</b>	<b>2.500</b>	<b>1.200</b>
<b>MORGANS</b>	<b>3.000</b>	<b>1.400</b>
<b>GREFFES</b>	<b>25.000</b>	<b>10.000-5.000</b>
<b>FLUOCARIL</b>	<b>3.000</b>	<b>2.300</b>
<b>ELGYDIUM</b>	<b>3.000</b>	<b>2.300</b>
<b>COLGATE</b>	<b>1.000</b>	<b>700</b>
<b>KLORANE</b>	<b>3.000</b>	<b>2.300-2.500</b>
<b>EXOFENE</b>	<b>3.000</b>	<b>2.300</b>
<b>FAUSSES ONGLES</b>	<b>10.000</b>	<b>500-450-300</b>

## **CONCLUSION :**

La prise en considération du binôme migration-développement dans l'analyse des flux migratoires internationaux semble en fin de compte une perspective particulièrement féconde, puisqu'elle permet de se démarquer du pessimisme qui a cours en la matière. Au demeurant elle permet d'envisager, à partir d'un point de vue économique, les intrants induits de l'activité des personnes en déplacement.

Le constat du dynamisme économique des migrants IGBO à Douala illustre notre argumentation, et nous amène à valider l'hypothèse de l'importance des migrations comme vecteur d'amélioration des conditions de vie, aussi bien pour les migrants que pour les populations hôtes. On est ici bien loin de l'image de migrants demandeurs d'asiles, ou de migrants quémandeurs d'aide comme cela est très souvent le cas ailleurs, à l'image de migrants rwandais, burundais qui se sont durablement installés au Cameroun et dont la survie ne tient qu'aux subsides offertes par le HCR. La migration IGBO dans cette ville, par ses effets multiplicateurs, permet de reconsidérer le statut et l'image du migrant. Elle donne une nouvelle lisibilité à ce phénomène qui ne se réduit certainement pas à CEUTA ou à MELLILA.